

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Segalen et l'exotisme (et Loti et Bouvier et Kenneth White)

C'est en 1978, près de 60 ans après la mort solitaire de Segalen dans une forêt bretonne, que sa fille Annie Joly-Segalen a publié ce fameux mais inachevé **Essai sur l'Exotisme**¹. Mais c'est par un extrait d'**Equipée** que je vais débiter ces réflexions sur l'exotisme ségalénien. C'est à la 21ème étape qu'il parle des paysages parcourus, mémorisés, de la terre jaune, de cette orgie d'impressions, de la solitude aussi (« *sans miroir, n'ayant sous les yeux que les fronts chevalins de mes mules ou le paysage connu des yeux plats de mes gens habituels* »). Et puis soudain une vision : « *Ma vue habituée aux masses énormes s'est tout à coup violemment éprise de cela qu'elle voyait à portée d'elle, et qui la regardait aussi, car cela avait deux yeux dans un visage doré, et une frondaison chevelue, noire et sauvage autour du front. Et c'était toute la face d'une fille aborigène, enfantée là, plantée là sur ses jambes fortes, et qui stupéfaite moins que moi, regardait passer l'animal étrange que j'étais...* ». Et voilà Segalen complètement interdit, « *aux prises avec l'étonnant spectacle de deux autres yeux répondants* ».

Si je cite ce passage c'est pour montrer toute la complexité de sa conception de l'exotisme. Ce n'est donc pas seulement cette découverte de la différence (il l'appelle le Divers), la jouissance qu'elle donne, la créativité qu'elle génère. C'est aussi comprendre que pour l'autre c'est nous-mêmes qui constituons cet étonnant Divers, c'est essayer de regarder avec les yeux de l'autre : c'est ce qu'il a essayé de faire avec les **Immémoriaux**, et aussi avec **le Fils du Ciel**, mais ce n'est pas le cas de **René Leys** ni même des **Stèles**. Les **Stèles** n'ont plus que l'habit chinois. Et **René Leys** n'est-ce pas le regard de l'Occidental qui cherche à percer le mystère de ce fameux Divers et qui se heurte, non pas à un mur, mais à un leurre ? L'idée fixe de Segalen était d'éviter de faire du Loti, éviter ses romans à l'eau de rose orientale, éviter le roman colonial et le point de vue du colon (pourtant Claude Farrère avait réussi un petit chef d'oeuvre, à mon avis, avec les **Civilisés**, une sacrée satire de ces fameux colons), éviter aussi le banal récit de voyage, et surtout

¹ Voir : *Essai sur l'Exotisme, une Esthétique du Divers par Victor Segalen, édité. Fata Morgana, 1978*

les impressions subjectives de l'Occidental qui examine le Divers et le mesure à l'aune de ce qu'il connaît.

Mais on peut se demander si Segalen n'a pas subi un échec plus grave que le Segalen imaginaire de **René Leys**. Simon Leys dit ceci sur le site du CNL : « *Segalen n'est pas vraiment entré dans l'univers culturel chinois, il a largement ignoré la Chine vivante, ce qui a finalement voué son entreprise à une relative stérilité. Poète, il semble n'avoir rien lu de l'admirable poésie chinoise ; musicien, il est demeuré sourd à la musique chinoise la plus inspirée ; esthète, il n'a vraiment vu aucune peinture chinoise. Sa vie est restée confinée dans un petit monde colonial, ses contacts avec les « indigènes » se sont limités aux interprètes, domestiques, démarcheurs et parasites professionnels ; il n'a fréquenté ni intellectuels ni artistes...* ». Je trouve ce jugement un peu trop sévère à l'égard d'un homme aussi sensible et intelligent que Segalen (et qui avait été l'élève du sinologue Edouard Chavannes, éditeur et traducteur des fameuses Chroniques de Se-Ma Ts'ien²). Mais j'avais moi-même écrit quelque part (à propos de Kenneth White en introduction à mon poème **Nostalgies**) que la démarche de Segalen me paraissait un peu « égoïste ». Que ce qu'il cherchait avant tout c'était une nourriture pour sa création. D'ailleurs on le voit dans l'extrait de cette lettre souvent citée qu'il écrit à sa femme depuis Pékin en août 1909 (voir **Lettres de Chine**³) : « *J'ai cette chance, un mois après mon arrivée dans un pays, de tenir mon livre : Tahiti : arrivée 23 janvier. 1er mars : Immémoriaux... Chine : 12 juin - 1er août : Fils du Ciel - ou équivalent.* ». Et là je reviens à une idée qui m'est chère : je suis intimement persuadé que l'on ne comprend que ce que l'on aime (ou qu'on n'aime que ce que l'on comprend). J'ai déjà largement traité ce sujet à propos de Lafcadio Hearn (et de sa controverse avec l'intellectuel bostonien Percival Lowell) et je n'y reviendrai pas. Je crois simplement que Segalen a manqué de cette

² Voir : *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien traduits et annotés par Edouard Chavannes, professeur au Collège de France, tomes 1 à 6, édit. Libr. d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, Paris, 1967-69*

³ Voir : *Victor Segalen : Lettres de Chine, présentées par Jean-Louis Bédouin, édit. Plon, Paris, 1967*

empathie que possédait Hearn et qui lui a permis de s'enfoncer dans le plus profond de l'identité japonaise.

Il y a une autre idée fixe chez Segalen : l'inéluctabilité de la diminution du Divers. Il compare cela à un phénomène physique, l'entropie. Tout scientifique connaît le second principe de la thermodynamique selon lequel l'énergie se dégrade en passant d'un état à l'autre (il y en a qui prétendent que ce principe prouve l'existence de Dieu, disait notre prof de physique à Centrale). Segalen avait une telle horreur de l'idée que le Divers pourrait disparaître ou diminuer qu'il détestait aussi bien les démocrates qui voulaient greffer l'esprit républicain occidental sur l'ancien Empire chinois que les féministes qui voulaient instaurer l'égalité des sexes (car la femme est un Divers pour l'homme). Que dirait-il du monde d'aujourd'hui ? Du tourisme qui dégrade tous les paradis terrestres (mes îles, voir mon poème [Nostalgies](#)). De la mondialisation économique et culturelle ? Moi-même je prends plus de plaisir aux films profondément japonais de Kurosawa (**Rashômon** ou **Ran**) qu'à son **Château de l'Araignée** où il traite **Macbeth** à la sauce japonaise. Mais je ne devrais pas : car c'est justement dans un tel film qu'il crée quelque chose de nouveau, une combinaison, la fusion de deux mondes, mais une fusion qui montre aussi que ces deux mondes ont quelque chose en commun, même si chacun d'eux garde ses particularités. C'est ce caractère commun de l'humanité que je n'ai pas cessé de rechercher dans mon **Voyage autour de ma Bibliothèque**. Comme Etiemble, déjà cité, qui, dans l'introduction à ses **Essais de Littérature (vraiment) générale**, dit ceci : « *La littérature générale m'a enseigné, chaque jour encore m'enseigne, que... quelque chose existe, quoi qu'on dise : la nature biologique de l'espèce humaine...* ». Et là je vais de nouveau citer Simon Leys : « *L'erreur de Segalen fut de penser que la « connaissance de l'Autre » est impossible. Or, elle n'est pas impossible, elle est inépuisable, ce qui est fort différent (et puissamment stimulant). La Chine lui fut impénétrable dans la mesure où il avait décidé qu'elle devait rester telle...* ».

Et puis, de toute façon, le Divers ne peut pas disparaître complètement pour celui qui sait voir. Après avoir vu à la télé un film allemand bourré de mythes américains je me suis amusé à écrire un texte sur mon **Bloc-notes** intitulé : « **Exotisme de l'Amérique du Nord** », car pour un Européen même cette Amérique-là a encore quelque chose de différent, donc d'exotique. Il y aura toujours l'espace, les routes avec leurs camions monstrueux, leurs stations d'essence dans le désert, les bars, les motels, les peep-shows. Et puis leur cinéma qui a mythifié tout cela (les road-movies), cela et leur histoire de la Frontier (leurs westerns). Et toutes ces musiques qui sont nées là-bas et dont certaines ont conquis le monde comme le blues et le jazz de la Nouvelle Orléans, mais dont d'autres comme la country et la musique cajun continuent à marquer le pays (chaînes de radio country, bars, danses, vêtements country, toujours vivants). Mais si certains aspects de l'exotisme selon Segalen sont donc critiquables, il reste que ce petit traité posthume sur l'exotisme qui date de 1978 et dans lequel Annie Joly-Segalen a rassemblé toutes les notes et tous les extraits de lettres où Segalen s'exprime sur le sujet, a eu un énorme retentissement. Il est pratiquement impossible, aujourd'hui, de parler d'exotisme ou de littérature de voyage ou de « *nomadisme culturel* » sans revenir à Segalen. Un certain nombre d'universitaires réunis autour d'Alain Quella-Villéger, professeur à l'Université de Poitiers et membre de la Société des Auteurs du Poitou-Charentes, ont créé en 1990 **les Carnets de l'Exotisme** (aux Torii Editions à Poitiers). J'ai trouvé plusieurs numéros de la revue chez Kailash, rue Saint-Jacques: **Routes malgaches** (n° 2-3, avril-septembre 1990), **Exotisme et Bande dessinée** (n° 7-8, juillet-septembre 1991) et, bien sûr, **Retour à Segalen** (n° 21, 1998). **Routes malgaches** m'intéressait à cause de cette forme de poésie étrange que sont les hain-tény, mais j'y ai découvert à ma grande surprise que Claude Simon est né à Tananarive et qu'on peut découvrir un fil, un « *fil conducteur* », qui rappelle la Grande Ile, dans son roman **Acacia** (voir **La**

représentation de Madagascar dans l'Acacia de Claude Simon
par Françoise Chenet) !

Retour à Segalen clôt la première série de ces Carnets. A partir de 1999 ils sont coédités avec Kailash Editions (Pondichéry et Paris). Comme son titre l'indique ce dernier numéro de la première série est un hommage à Segalen, nom souvent cité, dit Alain Quella-Villéger dans son éditorial, au cours des 20 numéros précédents. On y trouve une étude qui n'aurait peut-être pas fait plaisir à Segalen, intitulée : **Loti et Segalen, ou l'illusion de la différence** (par Jacques Bardin qui a soutenu une thèse à Nice-Sophia-Antipolis sur : **Pierre Loti, Victor Segalen et l'exotisme**, mais malheureusement les thèses universitaires ne sont pas faciles à dénicher). Jacques Bardin trouve qu'on a tort d'affirmer sans cesse « *l'irréductible différence de ces deux hommes* » (voulu par Segalen) et qu'il y a plus de convergences que l'on croit. D'abord tous les deux - et c'est leur mérite à une époque qui croyait encore à la mission civilisatrice de l'Europe - ont amèrement regretté la destruction d'autres cultures, qu'elles soient plus proches de la nature comme en Polynésie ou anciennes et sophistiquées comme en Chine. On oublie, dit-il, que Loti a défendu contre l'impérialisme occidental aussi bien les Maoris que les Marocains, les Turcs et les fellahs égyptiens. Ce point de vue est confirmé dans un autre article, **Loti, Lotisme, Exotisme et Exolotisme (Segalen et le syndrome Loti)**, d'Alain Quella-Villéger paru dans le n° 6 (**L'exotisme, l'exotique, l'étranger**) de la nouvelle série des **Carnets de l'exotisme** (2006) : On a trop oublié, dit l'auteur de l'article que « *loin de se réduire à une histoire d'amour des Mers du Sud, Le Mariage de Loti⁴ raconte l'agonie d'un peuple* ». Et Jacques Bardin cite un passage « *très ségalénien* » des **Derniers jours de Pékin** (on sait que Loti a pénétré dans la Cité interdite, même dans la fameuse Cité violette chère à Segalen, après la fuite de l'Impératrice en 1900 à la suite de la révolte des Boxers) : « *Quoi qu'il advienne, l'étonnante cour asiatique*

⁴ Voir : *Pierre Loti : Le Mariage de Loti, édit. Calmann-Lévy, 1924*

reparaîtrait-elle même ici, ce qui est bien improbable, Pékin est fini, son prestige tombé, son mystère percé à jour. Cette Ville impériale, pourtant, c'était un des derniers refuges de l'inconnu et du merveilleux sur terre, un des derniers boulevards des très vieilles humanités, incompréhensibles pour nous, et presque un peu fabuleuses ». D'ailleurs Loti était tout aussi fasciné par Pékin et sa Cité impériale que Segalen. Dans la même revue (n° 21 **Retour à Segalen**) on trouve une autre étude d'un Américain, Robert Stanley, de l'Université du Tennessee, **La Cité interdite de Pékin dans les oeuvres de Pierre Loti et de Victor Segalen**. Stanley cite d'autres passages des **Derniers jours de Pékin**. « *La muraille de Pékin nous écrase, chose géante, d'aspect babylonien, chose intensément noire, sous la lumière morte d'un matin de neige et d'automne. Cela monte dans le ciel comme les cathédrales...* ». « *D'abord, la grande muraille noire, la muraille babylonienne, les remparts surhumains d'une ville de plus de dix lieues de tour... Ensuite une seconde muraille, peinte en rouge sombre de sang, qui forme une autre ville forte, enfermée dans la première. Ensuite une troisième muraille, plus magnifique, mais de la même couleur sanglante, ...muraille du grand mystère celle-ci, et que jamais, avant ces jours de guerre et d'effondrement, jamais aucun Européen n'avait franchi...* ». Et puis il y a la vision de la chambre quasi monastique de cet Empereur, objet de la quête quasi mystique de Segalen : « *...Le lit-alcôve, large et bas... creusé dans la profondeur d'une paroi épaisse... Point de sièges... point de livres non plus... des coffres en bois noir qui servent de tables....* ». Ce lit et cette chambre appartiennent, nous apprend Loti, à « *l'invisible empereur fils du ciel, l'étiolé et l'enfantin, dont l'empire est plus vaste que notre Europe, et qui règne comme un vague fantôme sur quatre ou cinq cents millions de sujets...* ».

Il y a une autre convergence entre les deux écrivains, nous dit Jacques Bardin : l'expérience du divers, pour parler comme Segalen, les a conduits tous les deux à retrouver leur moi. « *L'exotisme est le détour, peut-être maladroit, mais indispensable* », dit Jacques Bardin, « *pour parvenir à l'intimité singulière* ». On l'a vu avec **Stèles** pour Segalen. Annie Joly-Segalen avait placé en annexe à l'**Essai sur l'Exotisme** des notes que Segalen avait préparées et qui devaient servir de têtes de chapitres. Pour ce qui devait être le dernier chapitre Segalen avait

écrit : « *L'Exotisme Universel ou mieux l'Exotisme Essentiel : ...le sentiment du Divers, l'attitude spéciale du sujet pour l'objet ayant englobé toute pensée, l'être pensant se retrouve face à lui-même... il ne peut que se concevoir autre qu'il n'est. Et il se réjouit dans sa diversité* ». Simon Leys dans un court texte intitulé **L'exotisme de Segalen** et repris dans ses **Essais sur la Chine**⁵ s'appuie sur cette note pour affirmer : « *Aussi l'exotisme ultime sera-t-il un retour au point de départ... comme celui du voyageur qui a voyagé au bout de la connaissance de soi* ». Et il cite, en guise de parabole, une fantaisie amusante de Chesterton, « *où l'on voyait un yachtman anglais mal calculer sa navigation, et découvrir l'Angleterre en croyant avoir débarqué dans une île des mers du Sud* ». Et Jacques Bardin dit un peu la même chose à propos de Loti : « *L'exotisme extrême est celui qui donne l'impression d'être chez soi ou, à tout le moins, de se retrouver* ». Et pour Loti cet extrême était la Turquie et Istanbul. Et là il faut lire ou relire l'un de ses meilleurs romans : **Aziyadé**⁶. C'est ce que j'ai fait. Et ai pu constater, comme le dit Bardin, qu'il est effectivement rempli de déguisements, de costumes, d'apparences et qu'on y trouve ces « *obsédants miroirs du Même, du Double, de l'Autre (qui) composent et décomposent le reflet du Moi* ». Bardin utilise même le mot « *confession* » même si les tendances homosexuelles de Loti n'y sont pas aussi nettes que dans le premier manuscrit du livre (celui de 1876) cité par l'un de ses biographes (hagiographes, devrais-je dire), Yves La Prairie⁷ : « *La tête de Samuel endormi était à mes pieds. Le sommeil lui avait imprimé une expression tranquille et grave : c'était la beauté antique dans toute sa pureté noble et sa perfection. Et j'oubliai Aziyadé en songeant à l'étrange lien qui m'attachait à cet homme. Anomalie ? Perversion ténébreuse ? Ce sentiment qui peut se développer avec une puissance si terrible, d'où vient-il ?... Ce charme exercé par Samuel me plonge dans des pensées pleines de trouble, de vague inquiétude et d'horreur mystérieuse* ».

⁵ Voir : *Simon Leys : Essais sur la Chine, collection Bouquins, édit. Robert Laffont, 1998*

⁶ Voir : *Pierre Loti : Aziyadé, édit. Calmann-Lévy, 1921*

⁷ Voir : *Yves La Prairie : Le vrai visage de Pierre Loti, édit. L'Ancre de Marine, Saint-Malo, 1995*

Cela me fait penser à Lawrence. Qui, au fond, quoi qu'il dise, et quelles qu'aient été ses motivations officielles, a été un exote lui aussi, et a rapporté de son expérience un fort beau livre⁸. Si Loti aimait les Turcs, Lawrence, lui, aimait les Bédouins, comme son compatriote, l'explorateur et ethnologue Richard Burton. Et c'est lors de sa capture par les Turcs qu'il a trouvé quelque chose en lui qui l'a profondément perturbé (homosexualité ? masochisme ? ou autre chose ?). C'est le fameux chapitre 80 dans lequel il décrit en détail les exigences du bey et ses premières caresses sur son corps dénudé, puis, lorsqu'il s'obstine dans son refus, les coups de fouet et les jeux cruels des soldats turcs, et qu'il conclut ainsi, après avoir réussi à fuir et retrouvé ses compagnons : « (je sentis) *le fardeau d'une certitude que les jours suivants devaient confirmer - la certitude que, cette nuit, dans Deraa, la citadelle de mon intégrité personnelle s'était irrémédiablement écroulée* ».

En redécouvrant Loti je m'aperçois soudain d'un autre point commun entre Segalen et lui : c'est que Loti apparaît plusieurs fois dans ses romans sous son propre nom (même dans le titre du **Mariage de Loti**), mais plutôt comme un double de lui-même. Or c'est bien ce qu'a fait Segalen dans **René Leys** : le narrateur qui parle à la première personne s'appelle Victor, son nom de famille n'est pas donné mais on indique son interprétation bretonne ainsi que le nom chinois de Segalen, mais ce n'est pas lui : il n'est pas docteur, il n'est pas marié, et il est bien plus naïf et paillard que le vrai Segalen.

Pierre Loti a d'ailleurs eu les honneurs d'un numéro spécial des **Carnets de l'exotisme** : voir le n° 3 (janvier 2003) de la nouvelle série : **Lectures de Loti**. Il a été réalisé avec le concours de l'**Association pour la Maison de Pierre Loti**. Il faut donc croire qu'il y a encore des gens qui lisent et admirent Loti. On y découvre que Henry James ainsi que Henry Miller l'ont, semble-t-il, également apprécié (voir **Henry James, admirateur de l'exquis**

⁸ Voir : *T. E. Lawrence : Les sept Piliers de la Sagesse, édit. Payot, 1961*

Loti par Alain Quella-Villéger et **Henry Miller et Pierre Loti** par André Delaporte). Mais les deux auteurs de ces articles semblent ignorer que le premier traducteur de Loti en anglais était Lafcadio Hearn, que celui-ci a correspondu avec Loti, a admiré sa sensibilité et son sens de l'observation mais a critiqué sa superficialité ou plutôt son « manque de cœur » (voir au **Tome 3** de mon **Voyage : Lafcadio Hearn**).

Et puis dans le numéro 6 (2006) des **Carnets de l'exotisme**, numéro déjà cité et intitulé **L'exotisme, l'exotique, l'étranger**, j'ai découvert l'existence de Nicolas Bouvier (voir **Portrait de Nicolas Bouvier en exote** par Sarga Moussa). Voilà comment j'en rendais compte dans mon **Bloc-notes** (mai 2008 : Nicolas Bouvier) : « *Il y a certaines découvertes qui vous étonnent doublement. On est d'abord étonné par la découverte elle-même. Puis par le fait que vous ne l'avez pas faite plus tôt. C'est ce qui m'est arrivé avec Nicolas Bouvier. Comment est-il possible que je n'aie jamais entendu parler de ce merveilleux Genevois parti en 1953 vers l'Orient, âgé de 24 ans, accompagné d'un ami peintre, avec une auto impossible, une petite Fiat Topolino, voyageant lentement, prenant son temps, commençant par la Yougoslavie, continuant par la Turquie, l'Iran, le Pakistan, l'Afghanistan, puis descendant par l'Inde jusqu'à Ceylan, et en publiant 10 ans plus tard deux récits de voyage captivants et poétiques, **l'Usage du Monde** et **le Poisson-Scorpion**. C'est en visitant pour la première fois la librairie ouverte par l'éditeur de Pondichéry, Kailash, rue Saint Jacques, pour chercher un peu de lecture pour mon voyage en Asie du Sud-Est (Laos et Cambodge), que je suis tombé en arrêt devant une brochure s'intitulant : **Les Carnets de l'Exotisme – L'exotisme, l'exotique, l'étranger**, et que j'y ai trouvé un essai de Sarga Moussa : **Portrait de Nicolas Bouvier en exote**.*

*Or l'exotisme en littérature, du moins tel que l'entend Victor Segalen (j'ai lu il y a longtemps déjà son **Essai sur l'exotisme** publié à titre posthume par sa fille), m'intéresse énormément. Et encore plus depuis que j'ai découvert Kenneth White, par un heureux hasard, en ouvrant la télé tard le soir et en tombant sur la dernière émission de Bernard Pivot dans laquelle il*

interviewait un homme sympathique, ouvert, un Ecossais vivant en France et qui avait inventé une nouvelle manière de nomadiser et poétiser qu'il avait appelée Géopoétique. J'avais tout de suite pensé à Segalen sans savoir que Kenneth White s'était intéressé à lui. Et puis en lisant Kenneth White (**La Route bleue, Les Cygnes sauvages, Le Rôdeur des confins, l'Ermitage des brumes**) j'ai trouvé que si tous les deux, lui comme Segalen, font éclore leur poésie sur « l'exaltation du sentir », pour parler comme Segalen, que procure l'expérience de l'altérité, Kenneth White semble faire preuve de beaucoup plus d'empathie avec le monde dans lequel il plonge. Et quand je dis qu'il plonge, c'est qu'il le fait vraiment. Il s'installe. Il s'immerge. Que ce soit dans l'Ardèche, au Danemark, au Canada ou au Japon. Alors que Segalen semble n'avoir aucune sympathie pour la Chine, cultiver une attitude purement égocentrique (il faut que cette expérience me rapporte quelque chose pour ma créativité, semble-t-il penser). C'est pourquoi j'ai toujours cherché s'il n'existait pas des études qui auraient comparé ces deux approches si semblables et si différentes.

Alors j'ai lu Bouvier, après avoir acheté ses Œuvres complètes éditées par Quarto. **L'Usage du Monde** d'abord. Et je suis en train de finir **le Poisson-Scorpion**. Et je me suis régalé, je me régale encore, et puis j'ai trouvé qu'il allait encore plus loin que Kenneth White. Il va jusqu'à accepter la souffrance et la maladie. A Ceylan, dans **le Poisson-Scorpion**, il est au fond du gouffre : solitude, fièvres, hallucinations. Il y a de l'ascèse chez cet homme. Il accepte la promiscuité, l'inconfort, la saleté. Il met la main dans le cambouis et démonte toutes les pièces de sa Topolino. Il se dépouille de sa nature suisse. Sort des villes, va chercher les villages isolés, les Tsiganes et leur musique, voyage avec des camionneurs, s'entretient avec cette servante en Serbie, juive macédonienne revenue des camps, admire la prostituée qui passe devant les grilles de sa prison en Iran. Crève la faim. Essaye de travailler pour subsister. Ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas de jouir de son bonheur. Moussa met le passage suivant en exergue à son essai : « J'étais dans un café de la banlieue de Zagreb, pas pressé, un vin blanc-siphon devant moi. Je regardais tomber le soir, se vider une usine, passer un enterrement – pieds nus, fichus noirs et croix de laiton. Deux grands geais se querellaient dans le feuillage d'un tilleul. Couvert

de poussière, un piment à demi-roncé dans la main droite, j'écoutais au fond de moi la journée s'effondrer joyeusement comme une falaise. Je m'étirais, enfouissant l'air par litres. Je pensais aux neuf vies proverbiales du chat : j'avais bien l'impression d'entrer dans la deuxième.». Ce qui ne l'empêche surtout pas d'être un grand écrivain et un poète.

Moussa cite une thèse soutenue en 2004 à Paris III par une certaine Katerina Havlova et comparant Nicolas Bouvier et Kenneth White (*Fragments du monde. La poétique du nomadisme dans les œuvres de Nicolas Bouvier et de Kenneth White*). J'ai essayé de me la procurer à la Librairie Compagnie de la rue des Ecoles mais on m'a dit qu'elle n'était pas publiée. Impossible aussi de trouver l'article mentionné par Moussa, paru en 2004 toujours, dans la Revue *Atala* (?) et qui dégagerait des points communs entre Segalen et Bouvier (Jean-François Guennoc : *Victor Segalen et Nicolas Bouvier. Prolégomènes à une étude comparative*). Il ne reste plus au dilettante que je suis à tenter de faire la comparaison entre les trois moi-même... ».

Que puis-je ajouter à tout cela ? D'abord revenir à Bouvier. Redire l'immense jouissance qu'a été la lecture de **P'Usage du Monde**. C'est pourtant un récit de voyage. Genre abhorré par Segalen. Mais ce récit n'a rien du récit de touriste. Son expérience du « *divers* » s'accompagne de souffrance. D'une souffrance que n'a probablement pas connue Segalen. Et puis écrit dix ans après son voyage, mûri, poli, publié, complètement désintéressé, à compte d'auteur, ce récit est devenu une véritable oeuvre littéraire. La publication des oeuvres de Bouvier⁹ dans la collection **Bouquins** donne l'impression que Nicolas Bouvier est devenu ultérieurement une espèce de voyageur professionnel, écrivant pour vivre, travaillant pour des guides touristiques : **Voyage dans les Lowlands** (à l'invitation de Kenneth White justement), **Journal d'Aran**, **Les Chemins du Halla-San** (Corée), **Chronique japonaise**, etc. Mais heureusement j'ai trouvé, grâce à Privat-L'Art

⁹ Voir : *Nicolas Bouvier : Oeuvres, édit. Quarto/Gallimard, 2004*

de voir, à Paris, une édition originale de son **Japon**¹⁰ publié chez Rencontre en 1971 et je me suis aperçu que même quand il écrit pour un « *Atlas de Voyage* » son écriture reste toujours aussi personnelle et c'est son expérience de l'Autre qu'il décrit. J'aime aussi que malgré cette longue plongée qu'il a faite dans la terre et l'âme japonaises (premier séjour d'un an en 1955/56, deuxième séjour avec sa femme Eliane, nièce de Denis de Rougemont, et ses enfants - son deuxième fils naît au Japon - pendant 3 ans, de 1964 à 1966), il a aussi ses moments de doute (sur l'autre) et de retour à lui-même (comme Lafcadio Hearn qui, dans un moment de déprime, parle à son ami Chamberlain de Japonais « *liliputiens* »). Ainsi dans la Postface à son Japon, il cite un passage de **l'Apocalypse** et écrit : « *le jour où un poète de Kyoto me sortira quelque chose d'aussi transportant, je suis prêt à changer de peau, mais pas à moins* ». Mais, ajoute-t-il : « *l'important n'est pas de changer de peau que d'accepter celle des autres* ». J'aime aussi qu'il reconnaît comme Segalen que quelquefois la connaissance de l'autre est simplement impossible quand il dit : « *...rien de ce que nous pouvons formuler n'exprime décidément jamais la réalité finale... Ce soir, le Japon m'intoxique, juste en dessous de moi je sens palpiter insidieusement sa grande âme collective et les questions qu'elle me pose augmentent au carré des réponses que je leur trouve* ». Et j'aime encore que lui aussi, au bout du voyage, revenu chez lui, publie (en 1991, sept ans avant sa mort) un livre intitulé : **L'Art populaire en Suisse**, comme Segalen qui, à la fin de sa vie, voulait écrire les **Immémoriaux bretons** et Kenneth White qui publie un livre sur **l'Ecosse**.

Kenneth White théorise beaucoup. Un peu trop à mon gré. Mais, enfin, il est prof de poésie à la Sorbonne et moi je ne suis qu'un dilettante. Je n'ai jamais trouvé ce fameux **Esprit nomade** (livre épuisé) où il définit sa géopoétique, mais il l'évoque souvent

¹⁰ Voir : *Nicolas Bouvier : Japon, édit. Rencontre, Lausanne, 1971*, une première édition avait paru en 1967

dans ses autres essais : p. ex. dans **L'Ermitage des brumes**¹¹ où il dialogue avec Erik Sablé qui dirige une collection appelée *Chemins de sagesse* aux éditions Dervy. Ou encore dans **Les Finisterres de l'Esprit**¹² où il s'interroge longuement sur Segalen et aussi sur Rimbaud, si proche de Segalen sur le plan de l'imagination poétique et si incompréhensible pour lui après sa métamorphose en marchand d'armes somalien (voir **Segalen : Le double Rimbaud**). Ce livre devient ainsi un véritable « *tria-logue* » - comme l'écrit l'éditeur - entre White, Segalen et Rimbaud. Kenneth White considère Segalen comme l'un de ses prédécesseurs mais n'utilise jamais le mot exotisme. Avec sa géopoétique il veut faire sien le monde, la terre, la planète qui est la nôtre. Et il est vrai que le monde dans lequel nous vivons n'a plus grand-chose à voir avec celui de Segalen. Le monde a rétréci. Même si le Divers n'a pas disparu (heureusement d'ailleurs), mais il est peut-être plus facile à appréhender. Il est curieux de voir White comme Bouvier se référer à la fameuse formule de Kipling, « *East will never meet West* » (ou le contraire) pour la réfuter. Dans la préface au **Rôdeur des confins** (voir plus loin) Kenneth White a une très belle image, celle du sablier aux deux globes « *dans lesquels les sables se mélangent* ». Ici il parle de ses voyages dans le Nord et dans le Sud. Mais la même image pourrait s'appliquer à l'Orient et l'Occident. Et ce qui me paraît encore plus remarquable dans cette image c'est que le sablier se retourne...

D'ailleurs il vaut mieux lire les livres-voyage de Kenneth White, ses pérégrinations, plutôt que ses essais. Et on verra que les deux écrivains-poètes, White et Bouvier, sont bien proches l'un de l'autre. Lire sa merveilleuse **Route bleue**¹³ qui le mène de Montréal, en longeant le Saint-Laurent, jusqu'à la terre extrême de la baie

¹¹ Voir : *Kenneth White : L'Ermitage des Brumes - Occident, Orient et au-delà, édit. Dervy, Paris 2005*, livre dont la deuxième partie, intitulée **L'Anorak du goéland**, présente toute une série de haïkus écrits dans les deux langues, française et anglaise

¹² Voir : *Kenneth White : Les Finisterres de l'Esprit, édit. Isolato, Paris, 2007*

¹³ Voir : *Kenneth White : La Route bleue, édit. Bernard Grasset, 1983*

d'Ungava. Ou encore **Les cygnes sauvages**¹⁴, ce voyage vers le Nord accompli en honneur et dans les pas de Bashô. Dans son exploration du monde Kenneth White n'oublie rien, ni la nature qu'il découvre (sa relation avec la nature remonte à son enfance, dit-il quelque part, son origine, son Ecosse natale), ni les hommes qu'il rencontre (comme ce Jean-Baptiste Mackenzie et ses chants aux échos chamaniques), ni les hommes du passé (comme Bouvier qui rêve à l'empereur Babour quand il arrive à Kaboul). Kenneth White se veut nomade culturel. C'est encore plus manifeste dans **Le rôdeur des confins**¹⁵. Il recherche Kierkegaard à Copenhague, Swedenborg à Stockholm, Melville (comme moi) à Tahiti et, ce qui est plus étrange, Rousseau en Corse (il paraît que Paoli lui avait demandé de leur écrire une constitution !). Et le haïku lui est devenu si naturel qu'il l'accompagne partout, qu'il en parsème ses livres. Libéré de la règle du 5-7-5 mais fidèle à l'esprit de Bashô : la patine, le primesautier, l'impression fugitive. Le haïku, dit-il dans **L'Ermitage des Brumes**, « invite l'esprit à se concentrer, et affine la perception des choses ».

Kenneth White et Nicolas Bouvier montrent plus d'empathie à l'égard de l'Autre que Segalen. Ils ne méprisent pas le bas peuple. Ils ne se contentent pas de dialoguer avec le passé de la culture de l'Autre. Et, surtout, ils nous font sentir que la rencontre du Divers n'est pas seulement cette jouissance et cette source de créativité dont parle Segalen. Elle est aussi, et avant tout, un enrichissement. Après ce long voyage dans le pays de l'exotisme façon Segalen j'ai tout à coup envie de faire comme tous ces exotes, revenus de leurs voyages ou arrivés aux confins : un retour sur moi-même. Mieux appréhender le pourquoi de ce **Voyage** à moi. Au début il y avait le bilingue (je n'ai appris le français qu'à l'âge de dix ans) et donc le biculturel. Et dès le départ j'ai su que l'on pouvait voir avec le regard de l'autre. Ce qui permet de relativiser et donc de mieux

¹⁴ Voir : *Kenneth White : Les cygnes sauvages - voyage-haïku*, édit. Bernard Grasset, 1990

¹⁵ Voir : *Kenneth White : Le rôdeur des confins*, édit. Albin Michel, 2006

comprendre. C'est le bilinguisme qui m'a permis d'avoir une vie professionnelle ouverte sur le monde. C'est le biculturalisme qui a fait que lors de mes voyages j'ai gardé l'esprit ouvert à l'Autre, à ce fameux Divers. Et sans mes voyages dans l'espace je n'aurais peut-être pas entrepris ce **Voyage autour de ma Bibliothèque**. Quand Bouvier est de retour à Lausanne les bourgeois de la ville s'esclaffent : pourquoi tous ces tourments ? On voyage tout aussi bien sans lever le cul de sa chaise ! Ils sont forts, dit Bouvier. Moi je ne peux pas. « *J'ai trop besoin de cet appoint concret qu'est l'espace* ».

J'ai donné diverses raisons pour expliquer mon entreprise. Le besoin d'apprendre, besoin de plus en plus urgent avec le temps qui passe. Donner un sens à un monde qui n'en a pas, comme dit Jacques Monod. Trouver chez l'autre ce qui nous unit tous, ce fonds commun de l'humanité. Et si la vraie raison était, comme le disent tous ces exotes, pour me retrouver tout simplement ? Je n'aime pas la formule. Approfondir mon Moi, je veux bien. Mais se retrouver ? Comment peut-on jamais se retrouver ? S'est-on perdu ? Ne se connaît-on donc point ?

(2009)

Copyright Jean-Claude Trutt : Carnets d'un dilettante.

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 4, Notes 16 (suite 2) : Victor Segalen, les Maoris, la Chine et l'exotisme.*